

intérêt subit pour nos miliciens ? que signifie cette ardeur guerrière ? C'est à peine s'il y a quatre ou cinq mois qu'il est parmi nous.

En parlant de la mission diplomatique du juge-en chef du Haut-Canada, l'Hon. député a dit que ce magistrat n'avait pas pu définir la frontière du Canada, et lorsque je l'ai prié de dire lui-même où est cette frontière, il a été tout aussi embarrassé que le juge avait pu l'être—il s'est retranché derrière le traité de 1763. Eh ! bien, ce représentant peut être ferré sur la géographie des autres pays ; mais qu'il me permette de lui dire qu'il ne sait pas grand'chose de la nôtre ; car il paraît ignorer qu'il n'y a jamais eu de frontière déterminée entre la terre de Rupert et le Canada. S'il croit avoir fait une grande découverte en mettant la main sur le traité de Paris, il se trompe encore, car ce traité indique pour limite une ligne qui part de la rivière St Jean pour aller jusqu'au lac Nipissing et qui descend ensuite jusqu'au lac Champlain, en laissant en dehors la moitié du Canada ! et si le juge n'a indiqué aucune limite, c'est qu'il n'en existe pas. Ne pourrais-je pas proposer à mon tour, à l'Hon. député de lui donner des leçons de géographie ?

Cet orateur a parlé de l'abolition de la loi qui permet l'emprisonnement pour dettes. Il me semble que lorsqu'on ne possède aucun immeuble, on court le risque d'être emprisonné et qu'on est intéressé à ce que cette loi soit abolie. Ensuite il nous a dit quelques mots du territoire de la Baie d'Hudson et s'est plaint de ce que le juge en chef n'avait pas réclamé tout ce territoire. S'il ne l'a pas fait, c'est qu'il y a une partie de ce territoire qui évidemment ne nous appartient pas. En un mot, ce député, nouvellement arrivé parmi nous, veut faire la leçon à tout le monde et tout blâmer, tandis qu'il se trompe sur la plupart des questions qu'il traite. Un peu plus de modestie lui conviendrait mieux et il gagnerait davantage à ne pas se poser parmi nous, comme un ange descendu du ciel pour nous réformer.

(Fin de la 5e séance.)

LES JENKINS.

SCENES DE LA VIE AMERICAINE.

(Voir les Nos. 1, 2, 3, 67 et 8.)

Bussy le regarda fixement avec népris.

—Prenez patience, dit-il, v tre tour viendra. Et vous, Samuel Jenkins, répondez à la question que je vais vous faire. Pourquoi m'avez-vous, avant-hier, en plein meeting, appelé faussaire impudent ?

—Monsieur, dit Samuel en tremblant, on m'a trompé. Je vois bien que vous êtes un gentleman.

—Lâche coquin, dit Bussy d'une voix éclatante, demande-moi pardon à genoux.

Et il saisit au collet le vieux Jenkins.

—C'en est trop, interrompit George-Washington ; gentleman ou non, tu me paieras cher cet affront.

En même temps, il se leva et voulut se précipiter sur Bussy. Les deux domestiques qui épiaient cette scène à la porte de la salle : à manger, entrèrent en brandissant de énormes coutaux ; mais le jeune Français leur présenta au visage les canons de son revolver et les tint en respect pendant quelques secondes.

—Quatre contre un ! dit-il. Je reconnais votre prudence, Jenkins ; ére et lâche ; mais prenez garde, je vous trouverai quelque jour. Place maintenant.

Des deux mains il saisit la table sur laquelle était servi le déjeuner et la renversa sur ses adversaires ; puis il traversa la salle à manger, tenant de la main gauche son *bowie-knife*, et de l'autre son revolver. Patrick le blessa au bras d'un coup de couteau. Il se retourna, le renversa d'un coup de pistolet, ouvrit la porte, suivit le corridor et se trouva dans la rue. Au même moment, George-Washington Jenkins, revenu de sa surprise, lui tira un coup de pistolet qui l'atteignit à l'épaule gauche. Bussy, furieux, revint sur son ennemi et tira à son tour. La balle manqua le but et frappa le mur opposé. Les domestiques criaient : au meurtrier ! Jack et quelques voisins du vieux Samuel se précipitèrent sur lui.

George-Washington se préparait à tirer un autre coup de pistolet. La foule s'amassait dans la rue et criait : Mort au Français ! Bussy jugea prudent de faire retraite. Il courut jusqu'au bout de la rue. Sans chapeau, les yeux brillants de fureur, la poitrine ensanglantée, il effrayait tout le monde. On s'écartait pour le laisser passer, et on courait sur sa trace sans savoir pourquoi. Les deux Jenkins, les domestiques et les spectateurs criaient de toutes leurs forces : Arrêtez le meurtrier, le brigand, le faussaire ! mais personne n'osait mettre la main sur lui. Il arriva ainsi au Scioto. Au delà était la forêt et la liberté. Il n'hésita point et se jeta à la nage dans la rivière. Le courant n'est pas très-rapide, mais l'eau est profonde, et Bussy, blessé, embarrassé d'ailleurs par ses habits, eut grand'peine à gagner l'autre rive. Heureusement la ville n'a pas de pont sur le Scioto. Quelques-uns de ses ennemis, plus animés que les autres, voulurent le poursuivre et passer la rivière en bateau ; mais le vieux Jenkins ne fut pas de cet avis, il déclara qu'il pensait comme César, qu'il faut faire un pont d'or à l'ennemi qui se retire. Cette sage maxime fut généralement goûtée, et Bussy continua tranquillement sa route.

Il était fort mal à son aise. Ses blessures, quoique légères, lui causaient de cruelles douleurs, et la perte de son sang l'avait affaibli.—Pardieu ! se dit-il, j'ai fait une belle besogne, et mon ami Roquebrune va bien rire de ma simplicité. J'arrive, on m'appelle faussaire, je m'âche, on me tire des coups de pistolet, et je me sauve. Voilà une brillante campagne. Par saint Chrysostôme, que je sois abandonné de Dieu, si je ne coupe les oreilles à toute l'infâme race des Jenkins !

Tout en maudissant sa destinée et la famille Jenkins, il s'était enfoncé dans la forêt, et marchait au hasard vers le nord. La nuit approchait, il n'y avait pas de chemins tracés ; il fut forcé de s'arrêter sous un arbre, près d'une source d'eau claire. Il but et lava ses blessures. Il amassa du bois sec, y mit le feu et s'endormit tranquillement. Le lendemain, au point du jour, il s'éveilla, et se leva fort étonné de voir un serpent à sonnettes qui avait passé la nuit auprès de lui molleusement enveloppé dans son propre paletot. Le serpent, jeté brusquement à terre, s'enfuit, et Bussy continua sa route. Un heureux hasard le conduisit vers une ferme isolée où des fermiers allemands lui donnèrent l'hospitalité. Par un bonheur plus grand encore, il avait conservé son portefeuille en fuyant. Grâce à ce vil métal, qui a plus de puissance que le génie et la vertu, il gagna promptement le *Ohio et Erie Railroad* et les chutes du Niagara. De là, il descendit le lac Ontario et le fleuve Saint-Laurent jusqu'à Montréal, où son ami Roquebrune fut fort étonné de le revoir si tôt.

(A continuer.)

Nous devons prévenir M. les Membres et les employés du parlement, abonnés à notre journal, qu'ils trouveront leurs numéros du jour, aux bureaux de poste du Conseil ou de la Chambre, à 5 heures de l'après-midi.

Quelques personnes ont adressé à notre imprimeur des lettres relatives au *Journal des Débats*. Nous devons leur dire que M. Blackburn n'a absolument rien de commun avec notre administration, et que notre bureau, qui était d'abord dans le même bâtiment que son imprimerie, est à présent au No. 35, rue Yonge, près du lac.

Nous devons prévenir ceux de nos abonnés auxquels nous avons envoyé les premiers numéros du *Journal des Débats*, (à leurs demandes et comme spécimens, bien qu'ils n'eussent pas versé le montant de leurs souscriptions,) qu'à partir du No. 10, nous n'adresserons notre feuille qu'à ceux qui auront payé au moins une piastre d'avance.

Le prix de l'abonnement est d'une piastre les quarante premiers numéros. A Montréal, à Sorel, à Trois-Rivières et à Québec, on peut s'abonner à la semaine, en payant quinze sous après la réception de cinq numéros.

Au détail, chaque numéro du *Journal des Débats* se vend quatre sous.

A. VIDAL, propriétaire et rédacteur-en-chef.